

Et si Kazantzaki avait adressé une lettre à Einstein

Lorsque j'ai écrit le scénario du roman graphique sur Kazantzaki réalisé avec le dessinateur Antonin et publié chez Cambourakis, j'ai découvert deux lettres. L'une, écrite par Einstein pour remercier Kazantzaki de lui avoir envoyé ses livres et lui dire tout le bien qu'il en pensait. La seconde, dans laquelle Kazantzaki remercie le grand physicien et lui fait part de son admiration.

En poursuivant mes recherches, j'ai découvert aussi que les deux grands hommes avaient beaucoup de points communs et qu'ils auraient pu se rencontrer. Alors l'idée m'est venue d'imaginer Kazantzaki écrivant une lettre à Einstein. Une lettre fictive et anachronique dans laquelle le Crétois convoque Einstein sur les chemins de l'esprit qu'ils ont arpentés tout au long de leur

Cette lettre est suivie des deux vraies lettres pour bien montrer que leur rencontre a eu une réalité épistolaire.

Allain Glykos

Cher Maître,

Nous ne nous sommes jamais vus. La vie et les politiques en ont décidé autrement. Vous avez fui le nazisme et moi la dictature grecque. Certes, pas au même moment, mais les douleurs de l'exil sont hors du temps et de l'espace. Elles laissent des traces indélébiles dans les corps et les esprits.

Et pourtant nos chemins auraient pu, auraient dû, se croiser. Nous avons fait chacun tant de rencontres décisives qui ont tissé entre nous des fils invisibles et solides. Ceux qui s'attèlent à la tâche ardue de comprendre modestement le monde, se parlent au-delà des frontières. Nous avons marché dans les pas l'un de l'autre.

En Suisse, peut-être, où vous avez vécu si longtemps. En 1917, après avoir rédigé ma thèse sur Nietzsche, j'ai entrepris un voyage dans ce pays sur les traces du grand philosophe dont la pensée m'a profondément marqué. Vous-même, cher Maître, je crois savoir que vous avez lu ses écrits et que vous vous êtes laissé imprégner de ses paroles pour concevoir votre vision du monde. Je suis allé me recueillir au bord du lac de Sylva Plana. Que n'avons-nous fait quelques pas ensemble ! J'aurais pu vous confier ce que je ressentais alors, assis à l'endroit même où Nietzsche avait eu la révélation de Zarathoustra. J'ai compris ce jour-là que ce qui comptait

pour l'homme, n'était point d'atteindre le sommet, mais l'effort pour y parvenir. Et que d'efforts avez-vous faits (vous, que vos premiers professeurs jugeaient incapables d'études) pour parvenir au sommet, non pas de la connaissance mais de vous-même. Vous, qui disiez être prêt à renoncer à ce que vous étiez pour devenir ce que vous seriez.

Nous avons fait d'autres rencontres qui nous lient à la pensée la plus élevée qui soit.

A Paris, j'ai écouté une année durant les cours de Bergson au Collège de France. Je sais qu'entre vous et le philosophe, il y eut désaccord sur la nature du temps. Vous avez débattu avec lui sur ce problème ardu. Bergson parlait du temps des horloges et de la conscience, comme Virginia Woolf quelques années plus tard dans son roman Miss Dalloway. Vous, cher Maître, vous souteniez que le temps est une donnée mesurée et spatialisée, une grandeur relative qui dépend des forces gravitationnelles. Et les horloges ! Ah ! les horloges. Vous expliquiez que si on plaçait deux d'entre elles très loin l'une de l'autre, elles mesureraient des intervalles de temps différents. Bien sûr, je sentais, sans la saisir, la profondeur de votre théorie. J'avais alors entamé l'écriture de mon livre Ascèse, où je disais que nous venons d'un abîme obscur, que nous retournons vers un abîme obscur et que l'espace infiniment court entre ces deux abîmes nous l'appelons la vie. Le temps ne se réduirait-il pas à l'infiniment petit instant de notre existence ? A cette époque, j'ai lu l'Évolution créatrice, et j'ai cru comprendre que notre intelligence nous présente un monde décomposé en fragments immobiles qui ne ressemblent pas au réel. Je ne dis pas qu'il ne faut pas être intelligent, mais la vraie intelligence est selon moi celle qui nous fait prendre conscience de nos propres limites. Et vous, cher Maître, n'avez-vous pas déclaré que l'imagination est plus importante que le savoir ? Que j'aurais aimé passer des nuits entières à débattre avec vous des choses du monde et de l'esprit. En 1922, alors que depuis Vienne, où je séjournais, j'entendais les canons et les pleurs de mes compatriotes d'Asie mineure massacrés par les Turcs, vous étiez à Paris invité par Paul Langevin, pour exposer votre nouvelle théorie physique : la Relativité. Quand l'écho de vos travaux m'est parvenu, je me suis souvenu des paroles d'un vieux moine qui définissait l'homme comme un ver de terre prétentieux. Mais c'est d'une autre relativité que vous parliez, bien sûr. Je n'étais en mesure de comprendre que celle qui devrait nous inciter à douter de nos certitudes.

J'ai appris de vous qu'il n'y avait que deux infinis, l'Univers et la bêtise humaine. Et, aviez-vous ajouté, qu'en ce qui concerne l'Univers vous n'en aviez pas encore acquis la certitude. Vous aviez même osé conseiller de ne point se disputer avec un imbécile. Il nous ferait descendre, expliquiez-vous, à son niveau et gagnerait par expérience. J'ai eu parfois la faiblesse de ne pas suivre votre conseil.

Un jour, vous avez déclaré que le progrès technique est comme une hache qu'on aurait mis entre les mains d'un psychopathe. Je ne pouvais que me réjouir de tant de perspicacité, moi qui avais dans ma jeunesse écrit une étude philosophique sur la Faillite de la science. Oh ! bien sûr, je vous entends d'ici dire que la science et la technique sont deux choses différentes. Mais je débattrais volontiers sur ce sujet, s'il n'était pas trop tard. Trop tard pour nous deux et pour les siècles à venir. L'évolution de l'Humanité, depuis l'ignorance qui était son bonheur jusqu'aux sciences qui seront son malheur, est semblable au sort d'Œdipe.

Mais cessons là cette querelle sans issue. Je ne vous écris pas pour parler de ce qui nous éloigne mais bien plutôt de ce qui nous rapproche. Vous avez passé votre vie à parcourir le monde. En Espagne, au Japon, en Chine, en Palestine. Moi aussi j'ai fait ces longs voyages. J'ai vu dans l'Orient l'avenir de l'Humanité. J'ai senti dans les rues étroites de Kyoto, dans le désert du Sinaï que l'Occident allait à sa perte. Nul doute que les sillons que nous avons creusés sur ces terres se sont croisés, comme se croisent les parallèles dans la géométrie non euclidienne. Comme moi, vous avez écrit votre journal de voyage. Vous y avez fait alors l'expérience d'une autre relativité, celle des cultures.

A votre image, j'ai vécu d'étonnements, d'émerveillements et de désenchantements, et vous avez écrit qu'un homme qui n'est plus capable de s'émerveiller a pratiquement cessé de vivre. S'émerveiller devant le mystère auquel la vie nous confronte. Vous avez raison de penser que l'émotion la plus magnifique et la plus profonde que nous puissions éprouver est la sensation mystique. Là est le germe de toute science véritable, dites-vous. Celui à qui cette émotion est étrangère, qui ne sait plus être saisi d'admiration ni éperdu d'extase, est un homme mort. J'entends dans vos paroles l'enseignement d'Aristote pour qui au fondement de la philosophie est l'étonnement. Toujours, pareil à un enfant, vous vous êtes étonné de tout.

Est-il vrai que vous avez écrit que la religion du futur serait une religion cosmique ? Est-il vrai qu'elle couvrira aussi bien le naturel que le spirituel ? Qu'elle devra se baser sur un sens religieux né de l'expérience de toutes choses ? Est-il possible que vous ayez affirmé que s'il existe une religion qui pourrait être en accord avec les impératifs de la science moderne, ce serait le bouddhisme ? Comment ne pourrais-je pas vous suivre, cher Maître, moi qui aie traduit les écrits de Bouddha, qui lui aie consacré une pièce de théâtre !

Apprendre d'hier, vivre pour aujourd'hui, espérer pour demain. Voilà ce que vous semblez avoir retenu de la vie. Alors, m'autoriserez-vous, cette fois-ci, à vous laisser avancer seul dans vos espoirs en l'avenir. J'ai abandonné le Christ pour Bouddha. Le premier m'invitait à espérer un avenir dans l'au-delà ; le second m'enseignait qu'il ne faut rien espérer pas même l'espérance. J'ai retrouvé ce sentiment que j'ai fait mien dans les pages de Camus pour qui, au contraire de ce que l'on croit, l'espoir équivaut à la résignation.

C'est pourquoi, j'ai demandé que soit écrit sur ma tombe : « Je n'espère rien, je ne crains rien, je suis libre ».

Mais je ne suis pas loin de penser que vous auriez peut-être pu faire vôtre ma devise.

Savez-vous que le beau Prix Nobel dont vous avez été justement honoré, m'a été refusé plus de dix fois, parce que l'Église et le gouvernement grecs ont tout fait pour que je ne l'obtienne pas. Même Camus, lorsqu'il le recevra en 1957, s'indignera de cette injustice.

Mais j'ai obtenu une bien plus grande reconnaissance : la lettre que vous m'avez envoyée depuis les États-Unis où jamais je n'ai pu me rendre, soupçonné d'être en sympathie avec le communisme. Permettez-moi de la livrer aux lecteurs.

Cher Monsieur Kazantzakis

Je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé la traduction allemande de votre œuvre. Je peux imaginer que le sort tragique de votre peuple en est la source. Il y eut de grandes souffrances indicibles provoquées probablement par les grandes puissances, les unes après les autres, sans qu'aucune issue ne soit en vue. Il semble que le destin inéluctable des hommes soit de rendre leur vie mutuellement intolérable.

Avec ma gratitude

Albert Einstein

Oui, car il fallait bien parler du destin tragique de la Crète et des Crétois, martyrisés pendant plusieurs siècles par l'occupant ottoman. Voilà peut-être ce qui nous unit davantage encore. Les persécutions et les massacres que nous avons subis. Vous, les Juifs errants, dont je n'ai cessé dans mon œuvre de louer le courage et l'intelligence. Nous, les Crétois attachés à notre terre comme le sont les racines d'un arbre.

A votre lettre, j'ai répondu, d'une main tremblante :

Cher Maître,

C'est avec une émotion profonde que j'ai reçu votre lettre. Vous m'êtes toujours apparu comme la conscience la plus haute et la plus lumineuse de notre temps. Avec Albert Schweitzer, vous avez été le modèle de l'homme. Votre existence sur cette terre, si ensanglantée et si salie par les hommes, a toujours été pour moi une consolation. Grâce à vous, j'ai souvent pu surmonter mon dégoût et mon désespoir. Et le livre que je vous ai envoyé (Le Christ recrucifié) a été écrit sous votre signe.

Dans l'espoir que vous voudrez bien lire ce livre qui devait vous être dédié, je vous prie de croire cher Maître à mon admiration profonde et à ma gratitude.

Nikos Kazantzaki

La vraie correspondance entre Albert Einstein et Nikos Kazantzaki :

12-7-52 A. Einstein, 192 Mercer St. N. Jersey, U.S.A.

Cher Maître, c'est avec une émotion profonde que j'ai reçu
votre lettre; vous m'êtes toujours apparu comme la conscience la plus
haute et la plus lumineuse de ce temps; avec A. Schweitzer
vous êtes pour moi le modèle de l'homme. Vous existez sur cette
terre, si ensablée et si sale par le homme, n'a été toujours
d'une grande pureté; grâce à vous j'ai pu souvent remettre mon
désespoir et mon désespoir; et la lettre que je vous ai envoyée, Dr. Pappas
a été écrite sous votre signe.

Je vous prie, cher Maître, veuillez la lire; son titre original
est: Christ continue à être toujours crucifié; inapproprié traduit
en allemand: Dr. P.; il n'y a rien de point des souffrances de la
Grèce contemporaine; j'ai tâché d'y voir l'effet de l'
homme à travers un Posteingang dans le désespoir et l'
injustice qui nous écrasent et nous étouffent.

Dans l'esquisse que vous m'avez bien lue est un message qui
devrait être lu de Dieu; je vous prie, cher Maître, de croire à
une dévotion profonde et à une gratitude.

July 1st, 1952

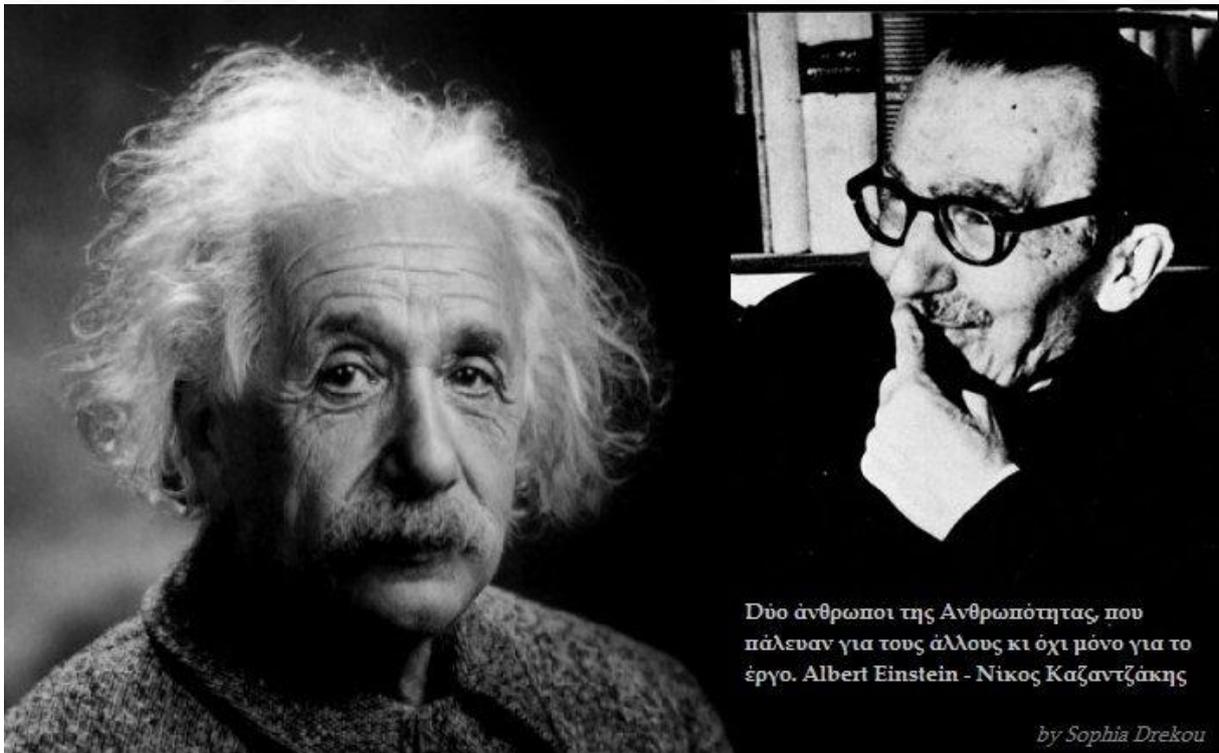
Mr. Niko Kazantzakis
Villa Maolita
Antibes, France

Dear Mr. Kazantzakis:

I thank you very much for sending me the German translation of your work. I can imagine that the tragic fate of your people is the source of its origin. There was unspeakable suffering produced probably entirely by power politics, enacted by one big power after the other and no end of it is in sight. It seems the inescapable fate of man to make each others life intolerable.

Thankfully yours,

A. Einstein
Albert Einstein.



Δύο άνθρωποι της Ανθρωπότητας, που
πάλευαν για τους άλλους κι όχι μόνο για το
έργο. Albert Einstein - Νίκος Καζαντζάκης

by Sophia Drekou

Bibliographie

Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, Champs sciences, 1979.

Albert Einstein, *Journal de voyage*, Payot & Rivages, 2019.

Bergson, *l'Evolution créatrice*, PUF, 2014.

Nikos Kazantzaki, *Ascèse*, éditions Cambourakis, 2023

Nikos Kazantzaki, *Le rapport au Gréco*, Cambourakis, 2016

Virginia Woolf, *Miss Dalloway*, Folio, 2020.

Allain Glykos & Antonin, *Kazantzaki, Tome 1, Le regard crétois ; Tome 2, La rumeur du monde*, Cambourakis, 2021 et 2022.